SIXIÈME ANNÉE, N° 17 — DIX CENTIMES — DU 18 AU 24 AOUT 1900

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six Mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Ex-journal LA RÉVOLTE

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

AUTOUR D'UN ROI MORT

Voilà beau temps que les républicains vénèrent les rois au lieu de les occire. Aussi ne nous sommes-nous point étonnés d'un président Loubet rédigeant son télégramme contre Bresci le régicide. Il se peut même que cela se soit passé sous l'effigie d'un Robespierre ou d'un Marat.

Nos bourgeois du moins ne trompent personne. Devenus rois eux-mêmes, rois de la politique, de l'usine ou de la banque, leur sympathie pour le roi est légitime. On pouvait attendre autre chose de gens qui se font appeler démocrates, socialistes et révolutionnaires. Or, en Italie du moins, beaucoup de ceux-là n'ont pas fait mieux que les républicains bourgeois. Au nom de ses collègues, le député *socialiste* Turati a *protesté* contre *l'assassinat* du roi Humbert.

Je sais bien que, pour admirer l'acte de Bresci, il faut du courage. Or les parlements disposent mal aux attitudes généreuses. Mais les socialistes de la Chambre italienne auraient pu se taire. Ou, s'ils voulaient à toute force protester contre un assassinat, ils pouvaient aisément, je pense, trouver une victime plus digne de leur émotion. C'est à croire qu'à l'heure où le Milanais rendit son âme, il n'y eût pas, dans toute l'Italie, quelque mineur enseveli au fond de la mine, quelque ouvrier dévoré par son usine, quelque vieux prolétaire crevant de faim sur la route, pas même un petit de paysan mort d'inanition sur le sein de sa mère. Ces choses-là pourtant ne sont pas rares, en Italie surtout. C'est par centaines chaque jour que les prolétaires sont assassinés d'une façon ou de l'autre, par les rois de la politique, de la finance et de l'industrie. Il n'y avait donc que l'embarras du choix pour apporter quelque sale dépouille de pauvre à côté du cadavre royal et parfumé. Il est regrettable que les socialistes de la Chambre italienne n'aient pas cru devoir rappeler, par ce moyen, à un peu plus de pudeur la presse et la diplomatie d'Europe.

Ces socialistes disent dans leur déclaration : « Tout le monde a droit à la vie. » Ne serait-ce pas justement la même idée qui arma la main du régicide contre le puissant Humbert?

Ils avaient droit à la vie, je pense, les hommes, les femmes et les enfants que le monarque laissa et fit assassiner à Milan. Ils ont droit à la vie ceux que broient chaque jour nos sociétés féroces sur l'ordre ou avec l'assentiment des Humberts du monde entier. Les producteurs obscurs qui, chaque jour, meurent avant leur temps, diversement assassinés, sont même, à proprement parler, les seuls qui aient vraiment, qui aient pleinement le droit de vivre. Ce sont les seuls à qui leur vie appartienne sans conteste, car ce sont les seuls qui la payent d'un travail utile. Et pourtant qui se gêne pour la leur ravir? Ce sont aussi les seuls dont la vie soit inoffensive, car elle n'empiète jamais sur celle des autres. Ils ne demandent, ceux-là, à vivre que leur propre vie et ils ne la vivent même jamais complètement, puisqu'ils nourrissent sur leur dos tant de parasites.

Or, à voir la façon dont on les traque, dont on les surmène, dont on les spolie et les affame, dont on les décime à coups de fusils et à coups de lois, ne dirait-on pas que ces artisans, ces ouvriers, ces paysans sont les êtres les plus nuisibles de la terre, ne dirait-on pas que ce sont les seuls qui n'aient pas le droit de vivre?

Si, du côté peuple, nous passons au côté roi, si de l'humanité modeste et travailleuse nous passons à l'humanité ambitieuse et oisive, le droit à la vie ne semble plus reposer sur des bases aussi certaines. Un roi, quelle que soit sa taille, tyranneau de village ou souverain d'un grand empire, bref, un détenteur d'autorité ou un possesseur de richesses, un individu qui ne subsiste qu'en rognant sur la vie des autres, a-t-il le droit de vivre? Peut-être. Mais à ce droit il y a une mesure et une mesure toute naturelle. C'est la patience de ceux qu'il dépouille.

Si les avortons qui végètent à l'ombre du grand arbre supportent que le géant prenne pour lui toute la terre et tout le soleil, c'est qu'ils ne savent pas comment faire pour étouffer le despote. Mais les hommes ne sont pas ou ne sont plus des végétaux. Comment s'étonner qu'ils n'en aient ni la patience ni la résignation? Comment s'étonner que parfois — oh! bien rarement — l'un d'eux se révolte et jette bas le personnage qui joue le rôle d'arbre dévorateur?

Nos sociétés comportent des êtres dont la vie n'est qu'un long meurtre, pour qui l'action de vivre se confond littéralement avec l'action de tuer. Je sais bien que la plupart n'ont pas conscience de leurs méfaits. C'est leur excuse. Mais cette excuse ne saurait valoir aux yeux des victimes. Si ceux qui font souffrir ne s'en aperçoivent souvent pas, ceux qui souffrent, à l'inverse, — il faut le leur pardonner — ne manquent jamais de s'en apercevoir. Et ils s'en aperçoivent parfois jusqu'à la vengeance.

Certains réprouvent de telles vengeances. Ils disent qu'elles sont stériles et barbares. Je ne sais pas s'ils ont raison. J'avoue ne pas avoir le courage de les suivre. Je ne crois pas non plus en avoir le droit. Quand la vengeance n'est pas celle d'un homme, mais celle d'un peuple, quand elle vient des enfers où sanglotent toutes les détresses, où grimacent toutes les agonies, où saignent toutes les plaies, quand elle porte sous son aile sombre tant de paroles de haine, tant de cris de douleur, tant de frémissements de révolte, la vengeance m'apparaît comme une force sacrée, comme l'ouragan du ciel, la vague de l'océan et je la regarde passer dans le plus profond respect.

Quant à celui qui s'en fait l'instrument, celui qui se fait le champion de toute une humanité de vaincus, de spoliés, de méprisés, les bourgeois horrifiés d'aujourd'hui m'apprirent jadis, à l'école, que cet homme était un héros. Je continue de le croire. Et toutes les lois du monde contre la liberté de penser et d'écrire ne m'obligeront pas à juger le même acte tantôt bon et tantôt mauvais, selon qu'il profite ou nuit à une certaine caste.

J'avoue que les héros aux mains sanglantes sont de tous les héros les moins aimables. J'aspire au temps où l'humanité n'aura plus besoin d'en produire. Et je crois que ce temps viendra.

Il viendra, car à côté des impatients qui abattent les grands arbres voleurs de sève et de soleil, il y a ceux qui lentement, sûrement, les déracinent. Et, une fois déracinés, les rois aussi bien que les arbres ne repoussent plus. Voilà justement notre tâche. C'est par son symbole que l'acte d'un Bresci nous la rappelle. Nous pouvons tous et nous devons tous devenir régicides. Partout, aujourd'hui, il y a encore des rois. Il y a les rois de l'industrie, les rois du commerce, les rois de l'armée, les rois de la religion, les rois de la politique. Il y a le roi de la ville, le roi du village, le roi de la famille. Tuons le roi partout où il se trouve. Tuons-le autour de nous et en nous. Tuons-le mieux qu'à coups de revolver et de poignard. C'est-à-dire tuons toute croyance en l'autorité. Extirpons des âmes les dernières bribes du long atavisme de servitude qui nous enchaîne encore. Organisons-nous sans maîtres et contre nos maîtres, pour vivre en hommes libres et égaux. Alors il n'y aura plus besoin de tuer personne. Alors sera bien morte la loi du sang et bien éteinte la tradition des vengeances sociales.

CHARLES-ALBERT.

ILLOGISME!

(COTÉ DES BOURGEOIS)

Mais si les anarchistes qui souffrent du mal qui atteint les autres et qu'ils voudraient empêcher, autant que celui qui les frappe; si, tous les jours en butte aux dénis de justice, aux procédés arbitraires de l'autorité, voyant que c'est la force seule qui gouverne le monde, ne peuvent s'empêcher d'applaudir, parfois, aux coups de force, leur illogisme est encore de la logique, si on examine les vociférations des bourgeois, et leurs sous-variétés : les politiciens et les journalistes.

Source gallica.bnf.fr / CODHOS

Je ne parlerai pas des Italiens et des Espagnols, on sait comment les anarchistes sont traités dans ces pays : tracasseries policières, domicilio coatto, déportation par simple mesure administrative, c'est la menue monnaie.

En France, on sait ce que peuvent dire les nationalistes et antisémites. Cela ne compte pas. Mais en Angleterre, où l'on se pique de libéralisme, politiciens et journalistes, à la simple annonce de la mort d'Umberto, ont dépassé, certainement, les ignominies de nos bons nationalistes :

« Les anarchistes ne sont que des fous, des bandits, des criminels, des bêtes fauves, qu'il faut détruire par le fer, le feu et la corde. » Les plus magnanimes se contentent de demander notre emprisonnement à vie dans des maisons de fous.

J'ai lu dans le *Manchester Guardian* une lettre d'un avocat qui affirmait qu'il suffisait d'être reconnu comme anarchiste pour être convaincu de haute trahison et envoyé au gibet. Et ceci c'est la note dominante partout, depuis le plus conservateur, comme le *Morning Post*, jusqu'à ceux teintés d'un vague libéralisme, comme le *Daily Chronicle*.

Jusqu'à M. de Salisbury, qui passe pour un homme sérieux, qui accuse les anarchistes de n'être que des mégalomanes, affirmant que les auteurs des attentats ne sont que des vaniteux qui éprouvent le besoin de faire parler d'eux.

C'est aussi la thèse soutenue par Mme Clémence Royer dans la *Fronde* d'il y a quinze jours. Mme Royer est une vieille personne qui, autrefois, a traduit Darwin, publié des ouvrages de sciences qui lui ont valu une certaine notoriété. Mais, comme lord Salisbury, elle a perdu une fameuse occasion de se taire; ce qui leur aurait évité de dire des bêtises. — Ce qui prouve aussi que, lorsqu'on devient vieux, on ferait bien de prendre sa retraite.

***

Certes, chez les anarchistes, — comme partout, du reste — on trouve des fous, des inconscients, des vaniteux, des mégalomanes. Mais, lorsque cette mégalomanie prend le caractère de danger pour les autres, en dehors de l'acte délictueux, il y a une foule de signes qui dénotent le caractère certain de la folie ; c'est étonnant que, chez les anarchistes arrêtés pour attentats contre les puissants, on n'ait pu trouver aucun de ces caractères. Tous, on a dû le reconnaître, étaient des travailleurs sobres, simples, sans emphase, plutôt doux, et, le plus souvent, d'une logique serrée. — Quant aux vaniteux, leur vanité ne va pas jusqu'au sacrifice de la vie, il y a donc d'autres raisons.

Les anarchistes veulent la transformation de l'ordre social ; ils souffrent de la misère de tous, et veulent sa disparition. Parfois leurs anathèmes montent contre les puissants de ce monde, leur reprochant leur avarice, leur férocité ou leur inconscience. Parfois, l'un d'eux, las de lutter, las de souffrir ou las de voir souffrir, se lève et frappe l'un de ceux qu'il juge être la cause du mal. En quoi cela peut-il nous mettre hors de l'humanité?

Qui de ceux qui vocifèrent contre nous, pour des motifs simplement personnels, pour de simples questions d'intérêts, n'a pas maudit un ennemi, désiré sa mort? — N'y a-t-il des crimes suscités par la vengeance que chez les anarchistes? Et lorsqu'un acte de vengeance s'accomplit, demande-t-on l'arrestation de tous ceux qui ont à se plaindre de quelqu'un? On peut nous accuser de ne pas être attristés par la mort d'un exploiteur. Qui de vous, Messieurs les honnêtes gens, s'est seulement attendri à la mort d'un ennemi personnel?

***

Un peu de logique, s'il vous plaît : sont-ce les anarchistes qui ont inventé le régicide? Lisez l'histoire et vous verrez que le premier régicide — lorsque le roi n'avait pas pris les devants en faisant supprimer ses compétiteurs — a été celui qui voulait monter sur le trône. Lorsqu'il échouait, c'était un félon ; lorsqu'il réussissait, c'était un fondateur de droit divin.

Les républicains eux-mêmes, en l'employant à leur tour, n'ont fait que prendre exemple sur vos maîtres. En tout cas, ils s'en sont assez servis pour ne pas avoir tant à faire les dégoûtés aujourd'hui.

Il est oiseux de rappeler que, chaque fois qu'un parti a lutté pour s'émanciper, par la force même des choses, il a dû faire emploi de la violence. Comme de juste, ses adhérents étaient des monstres aux yeux de ceux qu'ils combattaient. Mais le côté curieux est que cette épithète nous soit lancée par ceux qui, il y a à peine un quart de siècle, applaudissaient des deux mains lorsqu'un acte semblable était accompli par un des leurs !

***

Mais ne remontons pas si haut.

Aujourd'hui tout le monde avoue que l'ordre social est faux, injuste, engendreur de misère; et le principal grief contre nous, c'est que, surtout, nous nous attachons à démontrer cette injustice, à dévoiler les causes de la misère, en démontrant que c'est pour les jouissances d'une poignée de parasites que des milliers de misérables crèvent à la peine tous les ans.

On ne s'apitoie pas sur ces morts-là, parce que les victimes ont le bon goût de crever dans un coin, sans une plainte.

Et c'est parce que nous, sans trêve et sans cesse, rappelons ces crimes aux heureux, que l'on demande notre tête, ou que l'on veut nous enfermer ou nous déporter.

Eh bien, et vous, Messieurs les honnêtes gens, que faites-vous?

Voilà des journalistes qui, tranquillement, du fond de leur cabinet, des gouvernants, des gens posés, qui, du haut d'une tribune, demandent, sans hésiter, la tête de milliers de gens coupables de trouver injuste un ordre social que tous — y compris les journalistes et les gouvernants — trouvent assez mal fait, puisqu'ils veulent le réformer. Notre tête ou notre liberté — rien que cela, pour rassurer ces Messieurs !

Hé ! dites donc, les petits agneaux, en fait de férocité, vous nous damez joliment le pion. — Tous les attentats anarchistes ont fait combien de victimes? Une douzaine? Les auteurs ont payé de leur peau. Ce n'est pas assez, il vous en faut encore des milliers, en plus de ceux qui, tous les jours, meurent du fait de votre bien-être.

***

Mais où le comble de l'impudence devient hilarant, c'est lorsqu'un torchon comme le *Daily News*, payé par les Rhodes et les Chamberlain pour défendre une politique de meurtre et de pillage ; qui a, par ses mensonges et ses calomnies, préparé et amené l'opinion publique à désirer une guerre où cinquante mille hommes ont perdu la vie, ce sont ces Messieurs qui se voilent la face devant la cruauté anarchiste.

Ce sont des politiciens comme Salisbury, qui, en sa qualité de gouvernant et de ministre, aide à soutenir un ordre de choses qui dévore chaque année des milliers de victimes; lui qui, de pair avec Chamberlain pour d'ignobles motifs d'agiotage, a lancé l'Angleterre dans une guerre de spoliation, qui ose nous traiter de bêtes féroces !

Est-ce donc que la force ne serait louable que lorsqu'elle est employée pour perpétuer l'exploitation, condamnable seulement que lorsqu'elle prétend apporter un peu d'équilibre dans les relations humaines?

Dites donc, Messieurs les honnêtes gens, sondez donc vos consciences, regardez donc vos mains, avant de nous traiter de criminels.

***

Mais la question se pose de plus haut.

Il y a quelques mois, à cette place, le camarade Kropotkine, dans une série d'articles, démontrait, d'une façon lumineuse, l'évolution des idées se faisant, en science, en art, en littérature, dans le sens de l'émancipation la plus complète de l'individu, l'aspiration grandissant tous les jours pour le développement de la personnalité humaine dans toute son intégralité, en toutes ses virtualités.

En politique, au contraire, et en fait, c'est la pieuvre-Etat étendant de plus en plus ses tentacules, s'immisçant chaque jour dans une fonction nouvelle, s'interposant de plus en plus profondément dans nos relations, rognant à chaque minute un peu de notre liberté.

Eh bien ! Messieurs les bourgeois, si vous n'étiez pas aveuglés par la peur et un égoïsme étroit, vous comprendriez que c'est de là que vient le mal dont vous vous plaignez; vous auriez vu qu'aujourd'hui l'homme est conscient du mal que vous lui faites et qu'il ne veut plus souffrir de la souffrance qu'il sait imméritée ; vous comprendriez que l'idée marchant dans un sens, le fait en sens opposé, il arrive forcément que l'équilibre est rompu.

Votre état social, basé sur la force, engendre la force. Vous récoltez ce que vous semez. De quoi vous plaignez-vous?

Vous entendez les premiers craquements de la débâcle. Vous espérez rétablir l'équilibre, en enrayant l'idée, en forçant l'autorité et l'oppression. Chargez la soupape, si le cœur vous en dit, nous verrons ce qu'il en résultera.

J. GRAVE.

MOUVEMENT SOCIAL

France.

JUIFS ET PROLÉTAIRES. — Bernard Lazare signale, dans l'*Aurore*, la situation lamentable des juifs de Roumanie, expulsés de leur pays et repoussés de tous les autres. Il signale particulièrement l'indifférence criminelle des juifs riches de Roumanie et d'ailleurs, à l'égard de leurs coreligionnaires persécutés.

Cette indifférence est un irréfutable argument contre les divagations des antisémites qui prétendent qu'il existe un péril juif et qui divisent arbitrairement la société européenne en deux catégories qu'ils disent ennemies : Aryens et Sémites.

La véritable classification de l'humanité, celle que l'on rencontre établie en fait en tous pays, est la classification en possédants et dépossédés, en capitalistes et prolétaires. Les juifs riches d'Europe et d'Amérique refusent de se solidariser avec les juifs pauvres chassés de partout. C'est qu'ils appartiennent à la classe capitaliste, ennemie irréconciliable, en raison de l'antagonisme des intérêts, de celle des prolétaires dont font partie les juifs pauvres de Roumanie et de tous les Etats.

Ils se ligueront donc forcément toujours, en dépit de toute similitude d'étiquette religieuse ou ethnologique, contre ceux-ci, leurs ennemis, à l'avantage des gouvernants, amis et serviteurs des capitalistes de toutes races.

***

CORRECTION. — A la suite d'une condamnation à un mois de prison encourue avant l'âge de seize ans, un jeune homme a été envoyé dans une maison de correction jusqu'à sa majorité. Autant dire qu'on l'a condamné à *six* ans de prison.

Il a été, pendant trente-deux jours, mis aux fers. Pendant trente-deux jours, il est resté menottes aux mains sans parler à personne. Un enfant !...

Le malheureux se sent devenir fou ; et le médecin lui a prescrit un régime reconstituant.

C'est ainsi que l'on a la prétention d'améliorer la « jeunesse coupable ».

***

LA POLICE. — On vient de désigner, pour remplacer le commissaire de police André, l'ancien commissaire Fouquet. Ce personnage avait jadis perdu sa place pour avoir fait avouer, à force de tortures, à une femme de chambre, un vol dont elle n'était pas coupable.

Ce Torquemada de bas étage était tout indiqué

pour persécuter les anarchistes. C'est là un heureux choix dont le préfet de police ne peut être que félicité.

ANDRÉ GIRARD.

*
* *

MILITARISME. — On se plaint que l'appel aux volontaires pour la Chine n'a pas marché; il a fallu faire des désignations d'office parmi les soldats de l'active. Quelques centaines seulement de volontaires, malgré l'appât de la prime, s'étaient offerts. Et si encore on connaissait les véritables motifs de leur résolution?

Un des transports pour la Chine, l'*Amiral Charner*, manquait de chauffeurs. On s'en aperçut en route, et l'on obligea plusieurs soldats à faire ce métier terrible, surtout pour qui n'y est pas habitué. Plusieurs en moururent.

A Toulon, le sergent-major Bienaimé, ayant mangé la grenouille, s'est fait sauter la cervelle.

Arrestation, à Lille, pour détournements au préjudice de l'Etat, d'un capitaine de gendarmerie.

Arrestation, pour vols et faux en écritures, de Daviron, sergent-major au 110e de ligne.

Acquittement, par le conseil de guerre de la 6e région, du maréchal des logis de hussards Baradat, qui avait souffleté un cavalier.

Le capitaine Pein, massacreur d'In-Salah, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

R. CH.

*
* *

Mouvement ouvrier. — AU CREUSOT. — Les derniers événements du Creusot semblent enfin vouloir faire sortir de leur apathie les organisations ouvrières. Dupées par l'arbitrage Waldeck-Rousseau, rien ne fut tenté en faveur des malheureux du Creusot. Les politicards aidant, les organisations ouvrières restaient dans l'expectative, attendant le bon vouloir de Millerand. Il a fallu, pour les faire apercevoir du rôle de dupes qu'on leur faisait jouer, le renvoi pour fait de grève de 1.600 ouvriers, et les décider à faire enfin quelque chose.

Dans un manifeste « aux travailleurs », la *Fédération de la Métallurgie*, après avoir rappelé dans quelles conditions le secrétaire du Syndicat du Creusot, appelé à l'usine pour exposer les revendications de ses camarades, tomba dans un guet-apens policier et fut arrêté, ajoute :

« Depuis trois semaines, Adam est en prison. De quel droit l'y garde-t-on? Pour quel motif fut-il arrêté? Est-ce uniquement parce qu'il gênait M. Schneider?

« L'armée, la police sont-elles au service de M. Schneider? Les gouvernants, les juges et leurs sous-ordres n'ont-ils qu'une mission : aider M. Schneider à violer ouvertement et cyniquement les engagements pris? M. Schneider a-t-il pris possession de la nation entière? Non.

« Du haut de ses millions, l'omnipotent industriel du Creusot peut narguer le pouvoir et violer les lois, mais il ne braverait pas impunément la conscience ouvrière.

« Nous exigeons la mise en liberté d'Adam et de nos camarades, injustement et illégalement arrêtés, et la cessation de poursuites odieuses que rien ne justifie. Nous crierons si haut qu'il faudra bien qu'on nous entende. Tous pour un, un pour tous!

« Vive la solidarité ouvrière! Vive la grève générale!

« Pour l'Union fédérale,
« Le secrétaire : BRAUN. »

Souhaitons que la Fédération de la Métallurgie n'en reste pas là, qu'elle entre de suite dans l'action, sans se laisser détourner par de viles considérations politiques; qu'elle laisse à Millerand et à ses admirateurs de la Bourse du Travail le soin de vanter les bontés de Schneider, et son « *autorité bienveillante* ».

*
* *

Depuis une dizaine de jours les cochers de fiacre parisiens sont en grève. Grève calme et bien pacifique où ces Messieurs de la politique n'ont pas eu à intervenir.

Les compagnies fixent chaque jour une moyenne que les cochers ont jugée trop élevée. De plus, ils réclament une moyenne fixe qui leur permettrait de profiter des bonnes journées et d'augmenter ainsi leur gain. Quelques petits loueurs ont cédé, mais les grandes compagnies refusent. Le directeur de la plus importante, la Compagnie des « Petites Voitures », menace même de liquider, ce qui est peu probable, les actionnaires touchant d'excellents dividendes.

Les dépôts sont gardés par les gardes municipaux et les sergots. Millerand fait protéger dignement la propriété des actionnaires : peu lui importe que les cochers aient oui ou non raison. Respect à la propriété capitaliste avant tout.

*
* *

AU HAVRE ET A MARSEILLE. — Comme sous un vulgaire ministère Méline, le gouvernement Waldeck-Millerand, aux ordres des grandes compagnies, a remplacé les grévistes du transatlantique *La Bretagne* par des soldats pris à bord des navires de l'Etat. Comme de juste, les journaux socialistes (!) n'ont pas protesté et se sont contentés d'enregistrer le fait. Ce qui, il y a deux ans, lors de la grève des chemins de fer, était une infamie, est tout naturel aujourd'hui.

Les journaux bourgeois, eux, sont restés ce qu'ils étaient, et applaudissent, et le rédacteur en chef du *Figaro*, en félicitant le ministère, ajoute que c'est là « *le rôle légitime de l'armée* ». L'aveu est bon à retenir, et son application sous un ministère quasi-socialiste pleine d'enseignement pour nous.

Malgré l'emploi des troupes, la grève a continué, plus violente. Un matelot qui avait été arrêté fut délivré par ses camarades et les grévistes ont à plusieurs reprises crânement tenu tête à la police.

Grâce à leur énergie, la grève s'est terminée par la victoire complète des grévistes; le travail a été repris dans toutes les compagnies.

Encouragés sans doute par le succès de leurs camarades du Havre, les matelots de Marseille se sont mis en grève à leur tour et demandent des avantages correspondants.

Les chauffeurs et soutiers grévistes se sont réunis cette après-midi à la Bourse du Travail. Ils ont décidé d'agir par eux-mêmes et ils ont refusé le concours aussi bien des élus que des syndicats. Ils ont décidé en outre de nommer une commission chargée d'élaborer leurs revendications qui seront présentées sans doute demain matin aux compagnies de navigation.

A l'issue de la réunion, les grévistes, au nombre de 6 à 700, parcourant les principales voies, drapeau en tête, se sont rendus devant les compagnies, où ils ont manifesté au cri de : « Vive la grève! »

Les grévistes ont tenté d'empêcher le départ du *Melbourne* qui transporte des troupes en Chine.

Trois à quatre cents grévistes s'étaient rendus dans des barques à côté du navire pour empêcher d'aborder le détachement des marins de l'escadre de Toulon, envoyé par les autorités pour prendre la place des grévistes.

Néanmoins, de terribles bagarres se produisirent. Il fallut arrêter la plupart des grévistes. Sur deux cents arrestations opérées, cinquante ont été maintenues.

Là aussi l'armée remplit son *rôle légitime*. J'ai cherché en vain un mot de protestation dans les journaux socialistes! Cela est jésuitiquement passé sous silence. Les ouvriers peuvent crever de faim : ce qu'il s'agit avant tout, c'est de ne pas créer de difficultés à ce cher Millerand, et ces Messieurs du grrrand parti s'y emploient de leur mieux.

*
* *

A MONTCEAU-LES-MINES. — L'autre dimanche, des troubles assez importants ont eu lieu à Montceau-les-Mines. Je n'en ai pas parlé la semaine passée faute de renseignements suffisants. Celle-ci j'en ai, mais très contradictoires. Suivant leur nuance, les journaux de l'endroit arrangent cela à leur façon sans aucune bonne foi, à tel point qu'il est très difficile de découvrir la vérité.

Pour faire échec à la Chambre syndicale des mineurs, qui a soutenu les précédentes grèves, les patrons, aidés de quelques renégats, ont depuis fomenté un second syndicat, dit syndicat Jaune. Une réunion devait avoir lieu le dimanche après midi, et les socialistes s'étaient massés devant le siège de ce syndicat pour protester, mais bientôt ce qui ne devait être qu'une simple manifestation devint une bagarre sérieuse : de plus, le préfet Joly, l'exécuteur des ordres de Millerand à Chalon, avait fait venir à Montceau environ 200 gendarmes.

Vers 2 heures il y avait environ dix mille personnes massées dans la rue de la Marine et les rues adjacentes, chantant l'*Internationale* et la *Carmagnole*. Lorsque les Jaunes sont arrivés, d'un air provocant en levant leurs chapeaux et en criant : « Vivent les Jaunes! » la foule est devenue houleuse. On entendait les cris les plus divers : des « hou! hou! Enlevez-les! A l'eau! » etc.

Aussitôt la gendarmerie à cheval est arrivée pour charger sur la foule. Lorsque les chevaux sont arrivés, la foule, au lieu de s'enfuir, s'est portée sous leurs pas et les hommes élevaient leurs chapeaux. L'un d'eux dit à M. le préfet : « Voulez-vous des victimes? Vous allez en avoir! »

M. le préfet répondit : « Non, je n'en veux pas!

— Eh bien! renvoyez la cavalerie. »

La gendarmerie n'a pas chargé.

A ce moment, les conseillers municipaux, et le maire, élu, il n'y a que peu de temps, comme socialiste révolutionnaire (!!), tentèrent de détourner les manifestants en les engageant à rester calmes et à rentrer chez eux.

Ces excellents conseils pour des porteurs de mandats ne furent guère suivis, et il semble qu'à ce moment quelques manifestants, ne voulant pas suivre les prêcheurs de calme, prirent la tête de la manifestation, au grand dépit de Messieurs les élus.

Des cris de mort sont poussés contre le préfet. On entend : « A l'eau, le préfet! Enlevez-le! »

Des menaces de toutes sortes sont proférées contre le préfet et la gendarmerie. Devant ces agissements, le préfet a dû requérir 150 gendarmes, restés à la caserne, pour faire circuler la foule qui va se masser place de l'Hôtel-de-Ville et dans la rue Carnot.

Les blessés sont transportés ou au commissariat de police ou dans des établissements quelconques où des soins leur sont donnés.

On crie à tue-tête, en s'adressant au préfet : « Vous n'êtes ni à Chalon ni au Creusot. Et les scènes qui s'y sont passées ne se renouvelleront pas ici. »

La manifestation n'ayant pas, semble-t-il, tourné à leur profit, Messieurs les socialistes, toujours de bonne foi, insinuent que ce sont les anarchistes seuls qui sont cause des troubles, en voulant faire croire à leur mauvaise foi.

Cette tactique par trop socialiste (!) depuis quelque temps, qui consiste à calomnier des adversaires gênants, n'aura pas, souhaitons-le, de succès à Montceau-les-Mines. Plusieurs camarades ont été arrêtés et condamnés, ce qui n'empêche pas le torchon du député Simyan, celui-là même qui fait voter à la Chambre des ordres du jour approuvant l'assassinat de ses électeurs, de déverser l'injure sur nos camarades.

Les anarchistes n'étant pas de bons moutons de Panurge et dérangeant quelque peu les plans de ces Messieurs de la politique, sont calomniés.

Il paraît qu'une autre tentative pour réduire les forces ouvrières de Montceau va être faite. En attendant, le préfet a logé ses gendarmes dans les écuries de la mine, et prépare une nouvelle journée, mais, m'écrit un camarade : « Tout le monde les attend, et, si cela est, je puis vous dire que de notre côté nous aurons peut-être des victimes, mais nous leur infligerons la punition qu'ils méritent. »

P. D.

Italie.

Nous ne recevons rien d'Italie, il est fort probable que nos correspondants habituels sont encore une fois sous clé. Les journaux bourgeois parlent de 1.800 arrestations.

L'*Agitazione* nous est arrivée cette semaine, mais avec la moitié de ses pages en blanc, la censure ayant supprimé la plupart de ses articles.

SIMPLE CONSTATATION

La mort du social-démocrate Liebknecht, malgré tout le bruit qui a été fait autour, ne changera pas grand'chose dans la tactique du parti socialiste allemand qui, sous son influence, a cessé depuis longtemps d'être un parti révolutionnaire. Bêtement sectaire, Liebknecht, corrompu par le parlementarisme, fut lâche devant les actes des propagandistes par le fait, sur lesquels il lança l'accusation injurieuse que ses congénères français lancèrent contre notre camarade Girier-Lorion mort au bagne.

L'histoire est là pour venger les nôtres. Reinsdorf, Hœdel et Nobiling, qui tirèrent sur Guillaume Ier, sont morts jeunes sur l'échafaud. Liebknecht meurt dans son lit, grassement pourvu, à 75 ans. C'est la meilleure réponse que l'on puisse faire aux calomnies sociales démocratiques.

P. DELESALLE.

CORRESPONDANCE ET COMMUNICATIONS

Un camarade tient à la disposition de qui en a besoin, un petit lit de fer avec matelas, et des vêtements pour un enfant de deux ans.

S'adresser au journal.

***

L'Enseignement mutuel, 41, rue de la Chapelle. — Réunions de la semaine :

Samedi 18 août. — Electricité, par Raymond Sée.

Dimanche 19 août. — Visite à l'Exposition : section Electricité.

Mercredi 22 août. — *La Charpente*, de J.-H. Rosny, par Maxime Leroy.

***

Samedi 18 août 1900, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, impasse Perse, rue Ramey conférence publique par le camarade Liard-Courtois.

Sujet : Comment on devient forçat; La vie au bagne.

Pour les frais, entrée : 0 fr. 25.

***

Soirée familiale du samedi 11 août, pour Duval, à la Maison du Peuple.

Merci à tous ceux qui, par leurs concours, par les lots offerts pour la tombola, ont participé à l'œuvre de solidarité que nous avions entreprise.

Grâce au généreux et dévoué concours de tous, notre soirée a pleinement réussi.

Au nom du groupe initiateur, merci à tous les collaborateurs.

Nous donnons ci-dessous la liste des numéros gagnants dont les lots n'ont pas été réclamés :

17, 41, 42, 63, 95, 261, 373, 419, 454, 474, 478, 518, 519, 600, 677, 738, 780, 894, 924, 933.

Ces lots peuvent être réclamés tous les jours, de 8 heures à 10 heures du matin, chez le camarade Liard-Courtois, 50, rue d'Orsel.

POUR LES FAMILLES DE NOS CAMARADES DÉTENUS. — A la sortie de la soirée de samedi à la Maison du Peuple, il a été fait une collecte qui a produit 21 fr. 30.

Cette somme a été remise à la compagne du camarade François Liégeois, qui s'est chargée, de concert avec d'autres camarades, de la répartition.

L. C.

***

Bibliothèque d'Education libertaire du XVIIIe. — Donné à un camarade et sa compagne sans travail, 15 fr. — Reste en caisse : 125 francs.

***

Sommaire du n° 2 de l'*Education libertaire* :

C. Papillon : Aux camarades. — E. Larivière : Les artistes et la lutte sociale. — Paul Robin : Souvenirs d'un vieil éducateur libertaire. — H. Bérardier : L'éducation par le fait. — A travers les bibliothèques. — Bibliographie. — Communications.

On reçoit autant de numéros qu'on souscrit de fois 10 centimes. — 26, rue Titon, Paris.

***

L'Ecole libertaire n'existant plus, des camarades ayant l'intention d'en continuer les promenades en organisent une pour le dimanche 26 courant.

Rendez-vous, au départ du tramway d'Arpajon, rue de Médicis, à neuf heures *précises*, pour se rendre au bois de Verrières.

Le camarade Franssens fera une causerie sur la botanique.

***

Samedi 18 août, à 8 h. 1/2 du soir, 13, rue Porte Basse, à la bibliothèque, en outre des rapports : « Le Sionisme » et « La Question des sexes », par Antoine Antignac ; « Les couleurs, les odeurs, les saveurs », par un camarade.

Samedi 25 août, à la même heure : « Le Mariage », par Proudhon, lu par Benoît.

Samedi 1er septembre : « La Grève militaire », rapport au Congrès par l'auteur des rapports Le Tolstoïsme, Le Sionisme et La Question des sexes.

Les détenteurs de livres sont priés de les rapporter.

***

QUATRE-CHEMINS-PANTIN-AUBERVILLIERS. — Les Libertaires des Quatre-Chemins ayant pris l'initiative de faire paraître un journal dans la banlieue Nord-Est font appel aux camarades révolutionnaires de la région et les invitent à assister à la réunion qui aura lieu dimanche, 19 août 1900, salle Brigaldino, rue du Vivier, à Aubervilliers.

Pour les renseignements, s'adresser à Emile Langlois, 6, villa des Roses, à Aubervilliers.

***

DIJON. — Les libertaires se réunissent tous les samedis, à 8 heures, chez Thinger, rue du Drapeau.

EN VENTE AU JOURNAL

Marchand-Fashoda, par L. Guétant, prix de propagande: 5 fr. le cent, plus 0 fr. 60, frais d'envoi.

L'exemplaire, 0 fr. 15 par la poste.

AVIS

Il nous reste une dizaine de collections des années 4, 6 et 7 de la *Révolte* et 9e année du *Révolté*. Nous les tenons à la disposition des camarades au prix de 3 fr. 80, rendues en gare, les quatre.

***

Nous avons pu compléter une collection complète du *Supplément* de la *Révolte*. Nous la laissons en vente au prix de 50 fr.

***

De collections complètes de la *Révolte*, journal et *supplément*, il n'en reste plus que deux. Prix : 150 fr.

***

Un camarade pourrait-il nous indiquer où nous pourrions liquider des timbres neufs du cap de Bonne-Espérance, d'un penny?

VARIA

Les camelots nous envoient la pétition qu'ils ont adressée au ministre de l'intérieur, au sujet des vexations que leur fait endurer la police.

Ils réclament qu'on leur laisse faire leur commerce tranquillement, rien de plus juste.

Mais ils demandent à ne pas être confondus avec les « irréguliers dont les papiers ne sont pas en règle » : pourquoi les « irréguliers » n'auraient-ils pas le droit, eux aussi, de gagner leur vie ?

N'est-ce pas l'approbation que vous apportez à toutes ces distinctions qui est le point de départ des abus dont vous vous plaignez ?

BOITE AUX ORDURES

Le dessin de *Forain*, *Echo de Paris* du samedi 11 août.

Le dessin de *Gravelle*, *Grelot* du 12 août.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

De la maison Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères : *Cempuis*, par G. Giroud; 1 vol., 10 fr. — *La Vie ouvrière en France*, par F. et M. Pelloutier; 1 vol., 5 fr. — *Le Conflit finlandais*, par van der Vlugt. — *Les Gaulois*, par A. Lefèvre ; 1 vol., 2 fr. — *La Photographie des couleurs*, par C. Ruckert; 1 vol., 1 fr.

Tuer pour vivre, pièce en 1 acte, par L. Grandidier; 0 fr. 15, à la *Librairie ouvrière*, 11, place Victor Hugo, Saint-Denis.

La Guerre — l'Armée, par M. ; 1 vol., 3 fr. 50, chez Feret et fils, 15, cours de l'Intendance, Bordeaux.

Fascicule n° 1 de *A Sociade futura*, por J. Grave, traduction Ivan; 100 reis, chez A. E. Dias da Silva, paseo do Martel, porta 2, Lisbonne.

Dictionnaire-Journal, liv. 40, 0 fr. 50, chez Lachâtre, 3, rue des Grands-Augustins.

Dictionnaire La Châtre, liv. 42 à 54, 0 fr. 60.

Congrès de l'humanité, chez Arrault, 6, rue de la Préfecture, Tours.

Politica social, par E. Bark, 3 pesetas.

Biblioteca Germinal, 18, Infantas, Madrid.

Fundamentos y lenguaje de la doctrina anarquista, por Altaïr; 15 centavos, Libreria sociologica, 2041 Corrientes, Buenos-Ayres.

La formula resolutiva del socialismo racional de U. R. Quinones; 2 pesetas, Imprenta moderna, calle de los Canos, 4, Madrid.

Romanite, par A. St. Vernesen, 3 lei, stab. Grafte Albert Baer, strada Numa, Pompiliu, 7, Bucarest.

Montjuich, door J. Thioulouse, chez Revers, à Dordrecht.

The Worm turns, par V. de Cleyre, chez Junes and sons, 200 South tenth street, Philadelphia.

La Mujer en la lucha, por Carreira y Pilar Taboada, biblioteca de la *Tribuna Libertaria*, Montevideo.

Nuestras convicciones, por Ellenatnom, *Biblioteca acrata*, Vientes 1312, Buenos-Ayres.

A lire :

Les Forces et la Beauté, de P. Adam, *Journal*, 9 août.

A Marseille, par U. Gohier, *Aurore* du 14 août.

A voir :

Les deux dessins de *Willette*, *Le Rire*, 4 août.

VIENT DE PARAITRE

Pierre Lavroff, publication du groupe E. S. R. I., dans nos bureaux 0 fr. 10, par la poste 0 fr. 15.

Le Tolstoïsme et l'Anarchie, publication du groupe E. S. R. I., dans nos bureaux 0 fr. 10, par la poste 0 fr. 15.

Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross ; 0 fr. 10, par la poste 0 fr. 15.

Aux femmes, par U. Gohier, couverture de Lebasque ; 0 fr. 10, par la poste 0 fr. 15.

Aux travailleurs. — La Grève, 0 fr. 10, par la poste 0 fr. 15.

Le 5e fascicule des chansons qui contient : *J'n'aime pas les sergots*, avec musique ; *Heureux Temps ; Le Drapeau rouge*, etc. Le numéro, 0 fr. 10 ; le cent, 4 fr. 50.

L'Anarchie, but et moyens, par J. Grave; 1 vol., 2 fr. 75 par la poste.

L'Amour libre, par Ch. Albert ; 1 vol., 2 fr. 75 par la poste.

EN VENTE DANS NOS BUREAUX

Les Temps Nouveaux, 1re, 2e, 3e, 4e et 5e années, complètes : 7 fr. l'année. — Les cinq ensemble : 30 francs.

PETITE CORRESPONDANCE

G. M., à Braïla. — Mort aux affameurs, de Guérin, chez l'auteur, 4, quai de La Fontaine, Nîmes.

Merci aux camarades qui nous ont expédié des numéros demandés.

Lamané. — Je voudrais vous écrire au sujet de votre article.

J. L., à Spring-Valley. — Reçu carte. Entendu.

B., à Pramanson. — Il n'y a guère que la première qui soit demandée. Nous l'annoncerons, si vous voulez?

C. L., à Lyon. — Nous faisons de notre mieux. Merci.

B., à Rouen. — Oui, il est bon d'aller partout.

L., à Chaux-de-Fonds. — Manque le n° 13 de la deuxième année.

Kasi Leumas. — Lu *Résigné*. Plein de bonne volonté, mais trop faible.

M., à Sancoins. — Brochures expédiées.

C. M. — Reçu les deux lettres ensemble. Merci.

J. W., à Lausanne. — Patrie et Internationalisme, *Service obligatoire* épuisés. Ai envoyé le reste.

B., à Rouen. — Numéro expédié. Je ne reçois plus cette publication. *Anarchistes* de Mackay épuisé.

V. H. — Votre paquet est déposé chez la concierge depuis la semaine passée, j'avais oublié de vous avertir.

Un camarade demande à échanger *Les feuilles* de d'Axa, contre *De Mazas à Jérusalem*.

Reçu pour le journal : B., à Berne, 0 fr. 80. — E. C., 0 fr. 50. — Un camarade qui regrette qu'un journal d'idées soit forcé d'avoir recours à des expédients pour vivre, 5 fr. — C. M., 10 fr. — G., à La Ronce, 0 fr. 50. — V., à Pittsburg, 1 fr. — Merci à tous.

C., à Lyon. — K., à Honolulu. — G., à Darnétal. — G., à Lavilleneuve. — G., à Bourges. — P. à Gilly. — L. J., à Toulon. — V., à Mustapha. — Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : DENÉCHÈRE.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.